



Babe le cochon devenu berger

Babe

de Chris Noonan

Fiche technique

Australie - 1995 - 1h31

Couleur

Réalisateur :

Chris Noonan

Scénario :

George Miller

Chris Noonan

d'après le livre de **Dick**

King-Smith

Musique :

Nigel Westlake



Interprètes :

James Cromwell

(Mr Hoggett)

Magda Szubanski

(Mme Hoggett)

Christine Cavanaugh

(Voix Babe)

Miriam Margoyles

(Voix Fly)

Danny Mann

(Voix Ferdinand)

Hugo Weaving

(Voix Rex)

Miriam Flynn

(Voix Maa)

Russie Taylor

(Voix Chatte)

Résumé

Un porcelet, après le départ de ses parents pour l'abattoir, échoue dans la ferme du taciturne M. Hoggett. On le baptise Babe. Encore fragile, Babe a du mal à s'intégrer à ce monde de moutons, de vaches, de poules, de chevaux, de canards et de chiens. La chienne de berger Fly le prend sous sa protection. Babe étudie les mœurs des différents habitants de la ferme. Il ne comprend pas pourquoi la fermière l'engraisse à l'approche des fêtes de Noël. Le chat lui révèle tout, et Babe sombre dans la déprime. Tous les efforts de Fly sont nécessaires pour lui

remonter le moral : il bénéficie d'ailleurs d'un sursis, puisque c'est le canard Ferdinand qui est sacrifié. Babe est assez malin pour en tirer les conclusions : c'est en se rendant indispensable à ses maîtres qu'il échappera à la casserole.

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

(...) Dans cette *Ferme des animaux* revisitée par Marcel Aymé, la principale préoccupation des animaux oisifs est de se rendre utiles, nécessaires même, pour ne pas figurer au menu du repas de Noël des Hoggett, qu'ils observent par la fenêtre avec tristesse et réprobation. C'est ainsi que le canard Ferdinand fait concurrence au coq, et se fait aider de Babe pour subtiliser aux fermiers le réveil tout neuf qui rend son cri du matin inutile. Le risque était grand de tomber dans la mièvrerie ; il a été évité grâce à des dialogues d'une grande finesse et des comédiens qui, en prêtant leur voix aux différents animaux, font de chacun un personnage à part entière. La chienne Fly, modèle de compréhension et de tendresse, demande à Babe s'il «veut en parler», lorsqu'elle le découvre traumatisé, ayant découvert que les hommes, «et même le Maître», mangent du porc ; la vieille brebis Maa, persécutée par ceux qu'elle appelle des loups, c'est-à-dire les chiens du fermier, chevrote ses lamentations et exige d'être traitée avec respect et délicatesse. A l'inverse du générique de **Women**, qui attribuait à chaque protagoniste une personnalité animale, Babe fonctionne (admirablement) grâce au bon vieil antropomorphisme des Fables et de *Roman de Renard*, saupoudré ici - écologie et «droit animal» obligent - d'une pincée de pacifisme. Sans que l'on puisse réellement parler d'inversion des rôles, la caméra s'attarde si complaisamment sur les rondeurs de Mrs Hoggett que le spectateur le moins observateur finit par comprendre que, de Babe et de la fermière, le plus porcin des deux n'est pas celui qu'on pense. D'autant que Babe ne grandit ni ne grossit, plusieurs porcelets s'étant succédé dans le rôle au cours du tournage, pour éviter que

le héros ne perde l'air juvénile et attendrissant qui va lui permettre de franchir la barrière des préjugés et de devenir un meneur, sinon d'hommes, du moins de brebis.

Il ne faudrait pas néanmoins théoriser outre mesure, ni chercher dans cette (gentille) satire d'une «culture australienne» - à base d'élevage ovin et de concours de chiens de berger - autre chose qu'une comédie joyeusement féérique. Tout concourt à accentuer cette atmosphère, à commencer par le décor : la façade de la ferme rappelle celle des dessins d'enfants (fenêtres = yeux ; porte = bouche), et sa silhouette trapue évoque la maison de la sorcière découverte par Hansel et Gretel dans le célèbre conte de Grimm. La musique légèrement pompière de Saint-Saëns entretient le plaisir sans surcharger d'émotion les moments clés, et, bien que le morceau retenu soit la *Symphonie avec orgue*, il est permis de voir un clin d'œil dans le choix du compositeur du *Carnaval des animaux*, pour accompagner l'aventure de Babe. Quant aux multiples prouesses techniques qui ont permis la réalisation de ce projet vieux de dix ans, il faut les saluer non pour elles-mêmes, comme on a trop souvent tendance à le faire, mais parce que les 79 dresseurs, vétérinaires, soigneurs d'animaux réels, et les 43 créateurs, électro-animateurs de marionnettes ont participé à la représentation d'un univers onirique qui n'est pas sans rappeler celui du **Roman de Renard** réalisé par Starévitich. Toujours crédibles et pertinentes, les «scènes de foule» animales représentent peut-être les moments les plus achevés du film. Lorsque les animaux, réunis devant la fenêtre de la ferme, hochent la tête en cadence en regardant les exploits de Babe retransmis par la télévision, c'est l'humour, mais aussi l'émotion poétique qui participent à notre plaisir.

Catherine Axelrad

Positif n°421 - Mars 1996

Sur le générique, la *Symphonie n°3* de Camille Saint-Saëns éclate triomphalement. La caméra balaie un mur couvert de tableaux campagnards, qui s'animent à son passage. En quelques secondes, le ton est donné : léger, insolite. Dans un paysage verdoyant, au creux d'un vallon moussu, apparaît une petite ferme, belle et rustique comme pour une illustration de conte de fées. Nous sommes en Australie. Voici la basse-cour de M. et Mme Hoggett, un couple de fermiers solitaires. Hoggett vient de gagner un petit cochon à la foire. C'est Babe. Première surprise : il parle. D'ailleurs, chez les Hoggett, dès que ceux-ci ont le dos tourné, tous les animaux parlent. Ils sont même très bavards et pas idiots du tout. Non, non, ne vous enfuyez pas ! Car, ici, nul ne «bêtifie». Tout le monde - cochon, chien, chat ou mouton - conserve sa dignité et sa personnalité d'animal. Et, à l'occasion, chacun se pose même de graves questions existentielles. Pourquoi, par exemple, faut-il à ce point engraisser à l'approche de Noël ? Le canard, qui a son idée sur la question, imagine de se rendre indispensable en devançant le coq au lever du soleil. Babe, lui, va se mettre en tête de séduire les moutons et de devenir leur gardien, leur chien berger... Difficile apprentissage, on s'en doute. Mais après avoir subi toutes sortes de rebuffades et de moqueries, le petit cochon va drôlement épater le monde. Comment Chris Noonan, ce jeune réalisateur australien, formé à l'école documentaire, s'y est-il pris pour rendre ces animaux plus expressifs que bien des humains ? C'est le secret de cette fable délicieusement humoristique, qui débouche sur une morale pas «bête» du tout, délivrée par un porcelet non violent, dans un ballet final, qui est un des clous du film. La trouvaille géniale, c'est évidemment d'avoir eu recours à de vrais animaux.

(...) Pour incarner Babe, le héros, il ne

faudra pas moins de quarante-huit porcelets «*Rien ne grossit plus vite qu'un petit cochon*», explique Chris Noonan. *Surtout un cochon dressé, qu'il faut récompenser à coup de petites gâteries. L'interprète de Babe devait paraître âgé de 16 à 18 semaines. Comme le tournage a duré près de cinq mois, toutes les trois semaines, nous démarrions le dressage d'un nouveau groupe destiné à remplacer «l'acteur» bientôt atteint par la limite d'âge.* Par sécurité, toutes les stars de **Babe** ont plusieurs doublures, rigoureusement interchangeables. Chaque jour, l'équipe du maquillage doit grimer six cochons, huit chiens, deux chevaux et seize canards...

Pour certains gros plans où le dialogue est important, Chris Noonan demande à Jim Henson - l'auteur de **Dark Crystal** - de fabriquer des «doubles», téléguidés en «animatronique», comme certains dinosaures de **Jurassic Park**. Nouveau casse-tête : les répliques doivent être absolument fidèles aux originaux. Or, à ce stade de la préparation, aucun des porcelets qui allaient interpréter Babe n'était encore né. C'est donc grâce au talent des maquilleurs - et à cette petite touffe de poils, ajoutée sur son front - que le spectateur ne décèle pas la moindre différence entre Babe et son clone robotique. Mais, pour Chris Noonan, les moments les plus mémorables du tournage restent ceux où étaient réunis tous ses «comédiens», leurs dresseurs et leurs partenaires humains : «*Chaque espèce obéissait à un signal spécifique. Les moutons à un coup de sifflet ; les canards à un vibreur ; les porcelets à un cliquet et les chiens à la voix de leur maître. Dès que je criais «moteur !», les dresseurs, hors champ, s'activaient à l'unisson. On se serait cru dans une maternelle en délire. Le plus drôle, c'était les deux fermiers, obligés de rester sérieux au milieu de cette cacophonie...*» Aux Etats-Unis, **Babe** a été un des dix plus

gros succès de l'été. Sans vedette ni violence, c'est carrément miraculeux. Hasardons une explication : l'imagination intensive au service d'une histoire intelligente, ça peut payer.

Bernard Génin
Télérama - Les 60 meilleurs films de Cannes 95 à Cannes 96

Producteur avisé autant que réalisateur compétent George Miller a mis en œuvre cette adaptation d'un roman réputé en Australie. Cette histoire est évidemment une fable reposant sur la remise en question des préjugés sociaux et des hiérarchies qui assignent à chacun une place immuable dans la société.

Le parti pris du film - refus de l'animation et utilisation de véritables animaux doués de parole grâce à une habile postsynchronisation - nous rappelle les tentatives de Jean Tourane (**Une fée pas comme les autres**), mais en l'occurrence Chris Noonan n'a pas la même fantaisie ni le même goût de la féerie. Les héros de Babe sont conformes à leur image et à leur fonction d'animaux de la ferme, et la somme (vertigineuse) de travail et de

perfectionnisme qui a permis ce résultat mène, en fin de compte à une apothéose dérisoire : le «cochon de ferme», en collabo efficace, a su faire marcher au pas les moutons. M. Hoggett a gagné la coupe, l'ordre règne à la ferme.

Évidemment, tout cela est fort bien troussé, bien enchaîné, et on retiendra quelques scènes fortes : la visite des enfants offrant un fax aux fermiers sceptiques, ou celle, quasi-shakespearienne, des révélations faites à Babe par le chat hypocrite et machiavélique.

Gérard Lenne
Saison Cinématographique 1996

Précédé d'une excellente rumeur, **Babe** déçoit. Le film (se) repose sur une fausse bonne idée type : parvenir, grâce à des miracles de dressage et d'effets spéciaux, à faire parler des animaux réels. Il faut un certain temps pour accepter que ces becs ou groins, qui pourtant articulent avec la méticulosité d'un orthophoniste, émettent les paroles qu'on entend sur la bande-son. Il faut ensuite surmonter une convention plus saugrenue encore : ces animaux communiquent entre eux en



anglais, mais les humains qui les entourent (et pourtant parlent eux aussi anglais) ne les comprennent pas et n'entendent que des aboiements, caquètements... Le point d'écoute du spectateur, lui, est sans cesse baladé entre celui des personnages humains et celui des animaux. Lorsqu'on finit par accepter le parti pris du film, on assiste à un conte farfelu, à la morale gentiment progressiste - au moins ça nous change de chez Disney ; mais, si certains thèmes, comme celui des identifications contre-nature (le canard qui se prend pour un coq, le cochon qui se prend pour un chien de berger) rappellent l'univers de Nick Park, ils n'atteignent jamais le même degré d'absurde poétique (comme la géniale gazinière qui voulait skier dans le premier **Wallace et Gromit**). Pour tout ce qui concerne les poursuites et autres scènes en mouvements, la réalité freine beaucoup l'intention graphique (on ne peut pas distordre de vrais animaux comme des cartoons) même si les chichis de la photographie et du découpage tentent de compenser le naturalisme de la prise de vue cinématographique par une grande stylisation. Mais au bout du compte, ce parti pris d'enregistrer des animaux réels pour les neutraliser immédiatement par un anthropomorphisme sauvage fait de **Babe** une sorte de reformulation du cinéma d'Albert Lamorisse (**Crin-Blanc**, **Le Ballon rouge**) quarante ans plus tard, à l'heure de la technologie de pointe.

Jean Marc Lalanne
Cahiers du cinéma n° 500, mars 1996

Le réalisateur

Babe est le premier film de fiction de Chris Noonan, vétéran du documentaire qui a également écrit et réalisé pour Kennedy Miller cinq heures de la minisérie **The cowra breakout**, cinq des dix épisodes de **Vietnam**, et réalisé le téléfilm **The riddle of the stinson**.

Noonan tourna son premier film, **Could it happen here ?**, à l'âge de seize ans. Réalisé pour l'équivalent de 300 dollars, ce court métrage burlesque sur la vie d'un lycée fut primé au Festival de Sydney et ultérieurement diffusé à la télévision. En 1973, Noonan fut l'un des douze étudiants admis au cours inaugural de réalisation de l'Australian Film School.

Noonan a aussi été primé pour son documentaire **Stepping out**, consacré à une troupe d'acteurs handicapés. Il a présidé pendant deux ans l'Australian Screen Directors Association et été pendant trois ans à la tête de l'Australian Film Commission.

Filmographie

Babe 1995
Babe le cochon devenu berger